

Philippe Forest

Toute la nuit



folio

COLLECTION FOLIO

Philippe Forest

Toute la nuit

Gallimard

Philippe Forest est né en 1962 à Paris. Il a enseigné dans diverses universités d'Angleterre et d'Écosse. Il est aujourd'hui professeur de littérature à l'université de Nantes. Auteur de nombreux essais consacrés à l'art et à la littérature, il collabore comme critique au magazine *Art Press* et est corédacteur de *La Nouvelle Revue française*.

Dans notre monde, la mort d'un enfant, ou une autre mort aussi cruelle, est devenue une chose oubliée dans notre vie de tous les jours, au point qu'il faille expressément la raconter sous forme de récit.

TSUSHIMA YÛKO

La vie n'est pas un drame. Nul ne sait ce qui surviendra au deuxième acte. Il se peut très bien qu'un personnage que l'on croyait prédestiné à mourir reste en scène jusqu'à la fin de la pièce. Mon projet initial avait été de rédiger un bref testament. Mais ce testament se mit à m'obséder d'une manière telle qu'il fit paraître comme une lueur dans la nuit de mon nihilisme... J'avais commencé, je devais poursuivre : il me fallait retracer tout le reste... J'étais devant une tâche énorme : autant traverser un océan à la nage.

DAZAI OSAMU

Personne, là-bas, ne nous appelle au matin de sa voix douce du réveil. Personne, avec prudence, ne descend une à une les marches rouges de l'escalier de bois (du côté de la rampe inutile, sa main gauche, légèrement tournée vers l'intérieur, pend le long de sa hanche, et de sa main droite, elle s'appuie, attentive, au mur blanc). Personne, ayant hésité un instant, ne pousse la porte de notre chambre (son visage glisse dans l'embrasement, elle penche la tête puis s'approche, sa silhouette apparaît). Personne ne pénètre dans le lit chaud, ne repousse le lourd édredon bleu (elle creuse doucement un espace entre nos membres, nos épaules, elle réclame sa part de l'oreiller où elle pose son crâne nu). Personne n'offre ses joues, son front à nos baisers, à nos caresses (elle se recroqueville en souriant, pressant contre nos flancs ses genoux, ses coudes, sur le matelas trop étroit). Personne ne nous précède à la cuisine, dans le salon (elle escalade sa chaise, se juche sur le coussin qui la porte à hauteur de la table et dit quelques mots, qu'elle a bien dormi, qu'elle n'a pas eu mal, qu'elle ne se souvient pas même du moment où l'un de nous a porté jusqu'à sa chambre les médicaments de la nuit).

Alice fait semblant de dormir encore. Elle s'est tournée de son côté du lit. Je me lève et passe le peignoir de toile rouge. Je mets l'eau à chauffer pour le café, verse la poudre noire dans le filtre en papier. Chaque matin luit d'une lumière inutile. Je vis, je respire dans la splendeur ordinaire du printemps : l'herbe, la rosée, la vapeur montant de la terre, les lilas du jardin, la proximité des prés de l'autre côté des murets de pierre et de l'étroite allée goudronnée.

La première nuit m'a offert l'angoisse d'un seul rêve. Nous dormions dans l'encre véritable de l'obscurité. Puis nous comprenions que le noir était lourd d'une multitude ignoble de battements d'ailes. Des chauves-souris s'étaient détachées du plafond, elles semblaient sortir de l'épaisseur froide des murs et descendaient vers le lit où nous étions couchés. Terrorisée, Alice se réfugiait dans mes bras et nous attendions le moment inévitable où leurs serres viendraient s'accrocher à nos cheveux, déchirant nos visages (mais rêvant, je savais l'absurdité de cette scène car, dans la réalité, j'étais, et non Alice, celui que les chauves-souris effrayaient). Puis je me redressais me disant que Pauline était certainement en train de nous appeler, qu'elle était restée seule trop longtemps, qu'elle avait peur également, qu'il fallait que j'aille la chercher et que, tâtonnant dans le noir, je trouverais le lit où elle pleurerait (mais rêvant, je réalisai l'absurdité cruelle de ce rêve car plus rien, désormais, ne pouvait la menacer et j'étais misérablement impuissant à lui porter secours, incapable de la prendre dans mes bras pour la ramener près de nous, la coucher entre nous).

Je pensais que les rêves viendraient vite, qu'ils me seraient fidèles. Je les espérais, même horribles ou désespérants. J'avais confiance en eux. Je me disais

qu'effroyables, ils me restitueraient malgré tout celle que je ne verrai plus.

La vérité est que les rêves ne vinrent pas. J'étais pris dans une hébétude si totale que tout s'effaçait. Il y eut seulement deux récits dont je me souviens. Le premier se déroulait dans un décor étrange. J'habitais désormais une ville impossible, extravagante, dont l'architecture ressemblait à une sorte de piste de cirque bariolée : des tunnels aux couleurs criardes, des escaliers ne menant nulle part, des ponts jetés sur des rivières invisibles. Je me rendais chez le dentiste, sachant que cette visite avait été trop longtemps différée (mais je me disais : comment aurais-je pu songer à faire soigner une carie, extraire une molaire quand ma fille se mourait ?). Une élégante jeune femme en blouse blanche me recevait, m'installait dans un large fauteuil gris à l'instrumentation compliquée. Elle me faisait ouvrir la bouche, m'examinait, me faisait sèchement remarquer que ma négligence avait été telle que les soins nécessaires allaient s'avérer considérables. (Un moment, je songeais à lui dire : mais comment aurais-je pu...) Il faudrait, m'expliquait-elle, intervenir de façon si importante que l'implantation d'un cathéter au fond de ma bouche serait indispensable. Celui-ci serait fixé directement dans l'une de mes dents. Mais, d'abord, on me prélèverait un peu de sang en vue des examens préopératoires. Je retroussais ma manche et découvrais l'apparence étrange de mon bras gauche, extraordinairement maigre. La main pendait sans vie et une longue cicatrice rose courait du coude à l'épaule, s'enroulant au sommet.

En rêve, je n'oubliais pas, je ne revenais pas en arrière. Même le sommeil ne m'offrait pas l'illusion. Il ne me ramenait pas avant. Le rêve suivant se dérou-

lait dans une maison que je ne connaissais pas et dont je savais pourtant qu'elle était celle de mon frère aîné (à quelques centaines de mètres, donc, du cimetière où les cendres de Pauline reposaient). La demeure avait grandi, les pièces s'étaient multipliées, elles formaient comme une longue demeure compliquée se développant sur plusieurs étages parmi les jardins. Beaucoup de personnes étaient présentes dont certaines me saluaient d'un air triste, avec des paroles polies. Je reconnaissais quelques-uns des membres de ma famille (mon père, je crois). Il y avait là, aussi, le prêtre qui avait prononcé les dernières prières sur le cercueil, puis sur l'urne. Il m'abordait amicalement (nous parlions, mais je ne sais plus de quoi). Je le félicitai, ayant appris sa récente élection à l'Académie française (quelques jours après la cérémonie, j'avais lu dans le journal local qu'il tenait la chronique littéraire de la radio catholique du département). Sur le mur du salon, mon frère (sans doute) avait, sur un grand panneau, fixé des photographies dont la plupart représentaient Pauline. Je lui savais gré de ces images parce que je pensais que tous les invités (puisque'il devait bien s'agir d'une sorte de fête) passaient devant elles et ne pouvaient fermer les yeux complètement sur cette petite fille qui n'était plus présente, ne le serait plus jamais. Une photo m'intriguait. On y voyait Pauline dans l'une des poses fixées l'été précédent en ce même endroit de campagne : salopette bleue, bob rouge, yeux plissés dans le soleil (on venait de lui retirer son attelle et sa main semblait aussi fragile que la patte d'un oiseau blessé sautillant dans l'herbe). Mais au loin figurait le cube ocre massif de l'ancienne maison de campagne (celle des bords de l'Yonne) posé dans le jardin avec dans l'angle de l'image les longs tubes croisés du portique vert, le trapèze, la balançoire. Dans mon rêve, je savais que tout cela était impossible (mes

parents avaient vendu la propriété longtemps avant la naissance de Pauline). Je songeais à interroger quelqu'un, mais les gens passaient dans le salon (c'était un grand et lumineux salon) sans s'arrêter. Nous sommes sortis prendre un verre sur la terrasse au soleil. Alors se produisit l'impensable. En contrebas s'étendait une vaste surface grise de graviers. Une première forme en sortit, teinte de la même couleur inégale et granuleuse de cendre. C'était un cheval. Il secoua sa crinière et partit au galop. Une seconde forme surgit, s'arrachant sans effort à la terre, tirant du sol la forme de son corps, en sortant comme on sort doucement de la mer, laissant ruisseler l'eau le long de ses membres. C'était une jeune fille, une adolescente, avec de longs cheveux. Elle ne ressemblait nullement à Pauline mais je savais bien qu'il s'agissait d'elle. Elle tourna un instant son visage vers nous sans que je puisse dire ce que son regard signifiait.

Alice parfois s'éveillait dans la nuit et pleurait. Je la prenais dans mes bras mais j'essayais de ne pas remonter jusqu'à la surface du réveil. Je voulais profiter encore du répit de la nuit, de l'hallucination noire accordée par le sommeil : non pas l'oubli, mais l'apparence de l'oubli, le semi-effacement des arêtes les plus saillantes du souvenir. Au matin, il lui arrivait à son tour de raconter ses rêves.

La maison où nous vivions était pourvue d'une large et massive cheminée. Un grand feu insoutenable y brûlait. Deux grands sacs de toile étaient posés à nos pieds. Dans l'un des deux (mais nous ne pouvions dire lequel) se trouvait le corps de notre enfant. Je disais : il faut l'abandonner maintenant, nous ne pouvons plus attendre, il faut que cela soit fait. Et Alice prenait l'un des sacs dans ses bras. Sans l'ouvrir, elle

disait : mais elle n'est pas morte, je la sens qui bouge, qui respire. Elle répétait : mais si, en vérité, elle n'était pas morte ? Et je m'obstinais : si, tu sais bien. Elle sentait le grand jeu menaçant des flammes, l'avidité avec laquelle elles tournaient leurs langues bleues vers la proie offerte, mais elle ne voulait pas se résoudre à laisser glisser son enfant parmi les bûches calcinées, la cendre.

Elle racontait encore qu'elle se trouvait avec des inconnus dans une automobile, assise sur la banquette arrière. Elle tenait Pauline dans ses bras, mais le corps de l'enfant était devenu incroyablement petit. Ses membres semblaient se retrousser. Elle était pareille à un nouveau-né. Et Alice, devant les autres, éprouvait le besoin de se justifier : Pauline était une grande et belle petite fille ; si elle rétrécissait ainsi, c'est parce qu'elle allait bientôt mourir. Il n'y avait rien à faire. C'était un phénomène naturel et connu des médecins. Il en allait ainsi de tous les enfants agonisants. Il fallait seulement me trouver, me laisser une chance d'être auprès de Pauline avant qu'il soit trop tard. Alice parvenait à convaincre le conducteur de l'automobile de se mettre en quête d'un téléphone. Le véhicule filait sur de petites routes, interminables, passant à travers une province verte et désertique. Enfin une cabine apparaissait en rase campagne. Alice composait notre numéro. Mais j'avais été mystérieusement prévenu et, venu de nulle part, j'arrivais déjà. Elle me montrait le bébé qu'elle tenait dans ses bras et disait : regarde comme elle est devenue petite, tout est fini, tu sais, elle va mourir maintenant.

S'il y eut d'autres rêves, nous n'en avons pas gardé le souvenir. Ou bien : nous n'en avons pas parlé, même pas à nous-mêmes, et ils se sont instantanément effa-

cés. Il y eut un grand noir qui absorba toutes les nuits et les rendit indifférentes, interchangeables, habitées de la même douleur sans permettre à celle-ci de se dire en images. Le rêve que j'attendais fut incroyablement tardif. Six mois s'étaient écoulés. Le jour précédent, j'avais eu la certitude que mon manuscrit — celui où je racontais la maladie et la mort de notre enfant — était parvenu sur le bureau de l'éditeur qui le publierait bientôt. Tous les rêves précédents me parlaient de Pauline mais ne la montraient pas telle qu'elle avait été. Dans celui-ci, son visage me fut délicieusement rendu. Elle entra dans la chambre où nous dormions désormais. Nous étions couchés. La lumière était allumée. Elle portait le pantalon et le pull-over bleu qu'Alice aimait à lui voir. Son crâne était nu (c'est ainsi que nous nous la représenterons toujours). Tandis qu'elle s'approchait en souriant du lit, je me disais qu'elle avait encore incroyablement grandi. La mort, ainsi, n'avait pu arrêter son irrésistible croissance. Disparu, son corps continuait à vivre à sa façon fantomatique. Sans cesser d'être identique à elle-même, elle était devenue une lumineuse jeune fille. Elle ne disait rien mais se glissait près de nous en souriant. Je sentais contre nous la longue et délicieuse chaleur de ses membres déployés. Rien ne se passait mais l'image, inexplicablement, demeurait. Le rêve s'éternisait et, pour la première fois, je remerciais le sommeil. Je voyais son visage tout près du mien : elle souriait et pleurait doucement, elle était heureuse et je l'étais aussi. Il y avait le front élargi par la nudité grave du crâne, les sourcils, les yeux, les joues pleines, les lèvres, le menton, en un mot : l'éclat exact et stupéfiant des traits. Je m'entendais répéter : tu es belle, et je me réveillais ainsi.

Alors, malgré moi, je suis sorti du noir. J'ai cessé de dormir. Je me réveillais plusieurs fois chaque nuit.

J'étais pris dans le scintillement de ces songes microscopiques qui, tous, ne me rendaient pas Pauline mais qui, tous, me parlaient de son absence. J'ai décidé de penser que tel était le signal qu'elle m'adressait, et j'ai écrit le roman qui commence ainsi.

I

Je n'ai jamais su si Pauline, parfois, se souvenait de ses rêves. La nuit, elle sortait souvent du sommeil. Dans le noir et le silence, il était l'heure. L'un de nous tirait sur ses épaules la couverture aux dessins de fleurs, posait la main sur son front (suave ou brûlant), lisait sur le visage assoupi les signes du mal. L'un de nous était monté jusqu'à la chambre, tournait les yeux vers le carré bleu découpé du ciel et s'asseyait un instant à la tête du lit. Alors elle parlait d'une voix douce et nous savions qu'elle veillait. Elle sollicitait près d'elle l'écho de nos mots, de nos gestes. Elle était passée dans l'hallucination très calme de sa pensée où la nuit et le jour ont sans fin même visage. L'esprit absorbe en lui la grande nappe indifférente des phénomènes. Il en fait son champ de jeux. Dans les longues heures étirées de l'oubli, il gravit et dévale les marches de sa tendre marelle mentale.

Je l'imagine encore disputant avec elle-même cette inlassable partie dans la nuit, toute l'intelligence appliquée au compte patient du temps. L'espace abstrait, l'obscurité déployée... Elle est allongée sur le dos. Au-delà du rideau, elle guette l'éclaircissement

radieux des nuages, le moment du matin. Elle laisse sa pensée circuler dans son corps, glisser dans le fourreau des membres, dessiner si elle le peut de fragiles parenthèses autour des zones douloureuses. Elle enregistre la courbe du bras gauche légèrement replié, l'abandon des doigts sur le sommet de la cuisse. Elle habite son cœur et le sourd battement régulier de celui-ci sonne dans le silence. Elle se laisse porter par le grand mouvement qui fait se déployer ses épaules, qui gonfle ses côtes, les laisse saillir sous la peau, creuse un peu le ventre. Je la vois flottant sans fin au centre de cette géométrie renversée. Elle suit des yeux, paupières baissées, cela qui vibre, se réverbère contre les murs blancs, part en spirale vers la fenêtre unique qui troue le plafond. Sans mot, elle se parle. Ou alors : elle murmure. Elle se dit la même histoire simple, le même conte répété sous les draps dans l'attente patiente du jour.

Ce qui a eu lieu une fois, rien ne l'efface. Il y a ce « quelque part » -là : territoire vain, dérisoire, inexplicablement intact au cœur du désastre. Je désigne du doigt l'espace où se répètent les phrases. Et puis j'écoute ce qu'elles disent. Alors, je commence à nouveau : en haut de l'escalier (le rouge des marches, la rampe inutile, la balustrade de bois, le puits blanc des murs, la moquette usée, percée de taches), le possible m'attend, tout l'espace fidèle, attentif, inépuisable. La pensée creuse à l'infini chaque mirage. Je peux monter (chut ! doucement, sans bruit) jusqu'à la chambre. Je peux pousser du pied les jouets jonchant le sol. Je peux dire le maigre bureau blanc arrimé au mur, surplombé des rayonnages où cascades les couvertures bariolées des livres d'enfant (ouvrir encore chacun d'eux). Je peux écarter de la main les crayons, les feutres, les cahiers, prendre

- DE TEL QUEL À L'INFINI, NOUVEAUX ESSAIS, Allaphbed 2, *Édifions Cécile Defaut*, 2006.
- LE ROMAN, LE RÉEL ET AUTRES ESSAIS, Allaphbed 3, *Éditions Cécile Defaut*, 2007.
- HAIKU, ETC. suivi de 43 SECONDES, Allaphbed 4, *Éditions Cécile Defaut*, 2008.
- LE ROMAN INFANTICIDE, DOSTOÏEVSKI, FAULKNER, CAMUS, ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE ET LE DEUIL, Allaphbed 4, *Éditions Cécile Defaut*, 2010.
- BEAUCOUP DE JOURS. D'APRÈS ULYSSE DE JAMES JOYCE, coll. « Le livre/la vie », *Éditions Cécile Defaut*, 2011.
- OÉ KENZABURŌ : légendes anciennes et nouvelles d'un romancier japonais, *Éditions Cécile Defaut*, 2012.
- VERTIGE D'ARAGON, Allaphbed 4, *Éditions Cécile Defaut*, 2012.



Toute la nuit

Philippe Forest

Cette édition électronique du livre

Toute la nuit de Philippe Forest

a été réalisée le 04 janvier 2013

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070450169 - Numéro d'édition : 248060).

Code Sodis : N54174 - ISBN : 9782072480874

Numéro d'édition : 248062.